

Ebene 1 »

XXXIV. Discours

Metatextualität » Suite des REFLEXIONS sur le Caractère
des ESPRITS-FORTS & des INCRÉDULES. « Metatextualität

Ebene 2 » J'ay déjà dit que tout ce qui donne cet air brillant à l'Incrédulité, c'est le panchant invincible que les foibles Mortels ont pour le nouveau & pour l'extraordinaire. J'ai avoué que cet amour de la Nouveauté étoit très-naturel à la foiblesse de l'esprit humain ; mais il n'en est pas moins déraisonnable. Des gens qui n'admettent aucun Principe, pour peu qu'ils ayent d'imagination, doivent posséder une source inépuisable de nouvelles idées : mais on trouve la même fécondité dans l'extravagance, qui est mille fois plus riche en nouveauté, qu'une imagination assujettie au bon-sens.

Je ne nie pas areste, que parmi ces Professeurs de l'Irréligion il n'y ait des personnes qui se distinguent par la vivacité de leur esprit : mais un Génie transcendant, un esprit supérieur, consiste moins dans les brillantes faillies de l'imagination, que dans l'étenduë du raisonnement. Cependant le [300] Vulgaire confond souvent ces deux choses, & même il préfère la plupart du tems la vivacité de l'esprit, à la force de la raison ; la premiere de ces qualitez est plus à sa portée, & son indolence s'en accommode davantage. En suivant un raisonnement, il s'instruit d'une maniere pénible ; mais il est divertie par une faillie vive, en recevant simplement dans son cerveau une image riante & nouvelle. Dans ces dispositions il est très-naturel de se laisser éblouir par l'eprit des Incrédules, qui doivent toujours plus briller que ceux-mêmes qui ont un degré supérieur d'imagination ; mais qui respectent un premier Etre.

Si l'Irréligion est inépuisable en raisonnemens nouveaux, elle le doit être encore en Saillies nouvelles. Un homme qui admet un Dieu & une Religion peut exercer son esprit & le faire briller sur un grand nombre de matieres ; mais il n'ose franchir les respectables barrieres que les choses faintes opposent au badinage de son imagination.

Pour les Libertins, leur bel-esprit a pour ainsi dire les coudées-franches, & la Religion leur fournit un champ aussi vaste que nouveau. C'est-là que le nouveau & l'extraordinaire s'offrent d'eux-mêmes de toutes parts : c'est-là que des traits d'esprit, des bons-mots & des railleries répandant un air ridicule sur les choses que le Genre-Humain considère comme les plus respectables, forment des contraires qui surprennent, qui étonnent, & qui excitent l'admiration la plus vive.

Cette sorte d'extraordinaire emprunte encore un nouvel éclat de la malice & de la corruption du cœur humain. Il est naturel de trouver beau tout ce qui flatte le plus nos penchans vicieux. C'est par là au une Satyre médiocre est plus admirée de la Multitude que le Panegyrique le plus beau ; & qu'une Pièce Galante, à peine passable, trouve un plus grand nombre de Lecteur que les Discours de Morale, où les Raisonnemens les plus justes sont embellis par les images les plus nobles. On peut dire, sans rien outrer, que le nombre des Gens-de-bien est très-limité. J'entens par Gens-de-bien ceux qui non seulement admettent la Religion ; mais qui en connoissent la nature, & oui l'aiment comme la source de la véritable félicité.

Un bon nombre de gens accoutumés à l'idée de la Religion, ou forcé à se douter de sa réalité par des preuves qui les embarrassent, ne l'admettent qu'avec répugnance. Bien-loin de l'aimer, ils la considèrent comme une triste servitude ; ils sont agréablement flattés par les railleries qu'on fait contr'elle, & qui les vengent en quelque sorte de la pesanteur d'un joug qui leur paroît insupportable.

Il y a encore une autre raison tout aussi [302] malfondée que celles que je viens de refuter, & qui contribue pourtant beaucoup à procurer aux Esprits-Forts le titre de *Génies-Supérieurs*.

S'il y a quelque chose au monde dont le caprice ne devrait pas décider, & dont il décide pourtant avec insolence, c'est la Réputation. A peine peut-on la considérer encore comme un tribut que la raison paye au mérite.

On y parvient par mille moyens bizarres. Une indigne charlatanerie usurpe les droits de la véritable habileté ; quelque grossière que soit cette charlatanerie, elle manque rarement de parvenir à son but. Certaines gens passent pour Illustres, pour des Sçavans du premier ordre, simplement parce-qu'ils ont l'effronterie de soutenir qu'ils le sont : A force de répéter leurs propres éloges, ils ont le bonheur de se faire croire sur leur parole ; phénomène presque incompréhensible, mais dont l'expérience ne nous permet point de douter. Combien de gens ne voit-on pas, qui par le moyen d'un artifice si grossier sont crus grands Mathématiciens, Physiciens profonds, Théologiens du premier rang, quoiqu'à peine ils aient une idée des Sciences, dont-ils font profession d'avoir fondé tous les abîmes ? Le cœur humain, qui d'ordinaire n'est pas excessivement bon, l'est quelquefois jusqu'à la stupidité. Le moyen de ne pas ajouter soi à un homme qui dit hardiment qu'il a [303] employé tout le tems de sa vie à l'étude d'une Science, & qu'il a eu le bonheur de la développer infiniment mieux que tous les Sçavans qui l'ont précédé ? Se pourroit-il qu'un tel homme ne sçût pas seulement les premiers principes de cette Science ? Il n'est pas possible que l'impudence soit poussée à un pareil excès. Voilà comme le Vulgaire raisonne sur l'ostentation d'une fausse habileté. Ce raisonnement acquiert un nouveau degré d'évidence, par la manière méprisante dont ces Charlatans traitent les personnes les plus respectées dans le Monde Sçavant. Ils haussent les épaules quand on prononce devant eux le nom d'un Newton ou d'un Saurin. Ils font plus, ils prétendent démontrer que l'un n'est pas seulement Physicien, & que l'autre n'a point de Logique. Là-dessus ils vous prononcent d'un ton ferme un Discours qui n'est qu'un tissu de termes scientifiques, & ausquels une obscurité impénétrable ménage un air de profondeur. L'Auditeur attentif, qui ose à-peine respirer, voit aisément que le Harangueur est plus habile que lui, & il croit pouvoir en conclure qu'il est *très-habile, aussi habile qu'il est possible de l'être*.

Mais, dira-t-on : Comment un Ignorant, convaincu qu'il n'a jamais examiné ces sortes de matières, ose-t-il sur la foi d'un galimatias pompeux décider de l'habileté de cette espèce de Charlatans ? La chose est surprenante, j'en conviens ; mais elle n'en est pas [304] moins réelle, n'en voit-t-on pas tous les jours des exemples des plus frapans ? L'homme le plus idiot ne dit-il pas tous les jours, que tel homme a plus d'esprit que tel autre ? Qu'un Sermon est pauvre ? Qu'un autre est excellent ? Que tels Vers sont plats ? Que tel Poème est merveilleux ? Toute la Multitude paroît croire, que pour briller dans une Science il faut l'avoir étudiée ; mais que la simple Nature nous donne allez de lumières pour juger de tout.

Le caractère imposant que je viens de tracer, convient aux *Esprits-Forts* dans toute l'étendue imaginable. A les entendre parler, ils font les seuls Sages, les seuls Philosophes dignes de ce nom. Ils possèdent eux seuls l'art d'examiner la Vérité, ils font seuls capables de tenir leur raison dans un équilibre parfait, qui ne sauroit être détruit que par le poids des preuves. Tous les autres hommes, esprits paresseux, cœurs servils & lâches, rampent sous le joug de l'Autorité, & se laissent entraîner sans résistance par les opinions reçues. La haute idée que ces Meilleurs ont d'eux-mêmes est peinte dans tout leur air, & exprimée par leurs attitudes & par leurs gestes. Entrent-ils en dispute, c'est avec une mine imposante. Ils paroissent sûrs de la victoire avant que d'avoir combattu. Leurs souris railleurs, qui font autant de pétitions de principe, leur érigent déjà des trophées. Un silence mo-[305]queur, une grimace insultante leur suffit de reste pour renverser la démonstration la plus forte. Où est l'ignorant, où est le demi-sçavant même, qui ne soit la dupe d'une charlatanerie si soutenue & si bien ménagée ?

Cependant rien de plus indigne que de déguiser les éloges qu'on se prodigue à soi-même, certains gestes & certains airs de tête, en autant de Sophismes impénétrables à la stupidité du Vulgaire ! Le Philosophe véritablement habile tâche de convaincre, & non pas de tromper ; il rougit d'une estime, d'une admiration gagnée par surprise. Rien de plus honteux d'un autre côté, que de se laisser prendre dans un panneau si grossier. La pudeur est plutôt la livrée du vrai mérite & de la vraie supériorité d'esprit, qu'une insolente effronterie, par laquelle on remplace une noble confiance qu'il est permis aux grands talens d'inspirer, & qui n'est nullement contraire à la modestie. C'est à la raison, & non pas aux yeux ou aux oreilles, à décider des lumières d'un homme. Elles brillent, non dans des tons de voix & dans des attitudes ; mais dans la netteté, dans la solidité, & dans la profondeur du Discours. Ceux qui ne savent que voir & qu'écouter, n'ont pas le moindre droit à juger du mérite. La raison seule fait sentir les degrés de raison. La seule pénétration peut démêler jusqu'où un esprit doit être pénétrant, pour pousser ces recherches jusqu'à un certain point. [306]

Ce que je viens de dire me paroît plus que suffisant pour faire revenir de la haute opinion qu'on a des *Esprits-Forts*, ceux qui savent suivre une preuve. Ajoutons-y pourtant quelques autres réflexions. Le titre de *Beau Génie* ne convient pas à des personnes qui ne brillent que sur un seul sujet. Un esprit assez médiocre, qui concentre toute

la force de sa raison dans l'étude d'une seule Science, peut y parvenir à un très-haut degré d'habileté. C'est une vérité de fait, confirmée tous les jours par une expérience constante. Un esprit véritablement supérieur, un génie transcendant ne s'emprisonne pas, & ne sçauroit mêmes s'emprisonner dans un seul genre de connoissances. Ce qui le charme le plus en lui-même c'est la force & la beauté de sa raison ; ses premiers efforts vont à donner à cette faculté, plus de justesse de plus d'étendue. Dans sa raison ainsi affermie & développée, il trouve, pour ainsi dire, la clé de toutes les sciences. Tout ce qui est du ressort de l'entendement humain semble s'ouvrir à ses recherches, & il se fait un plaisir vif de pénétrer d'ailleurs dans la nature de tous les objets qui ont quelque rapport à son caractère & à ses inclinations. Il a ses études favorites ; mais il ne sçauroit se refuser la satisfaction d'avoir quelque idée de tout ce qui lui paroît digne d'être sçu.

Apliquons cette vérité au caractère que [307] nous avons en mains, laissons pour un moment aux Esprits-Forts l'opinion flateuse qu'ils ont de leurs lumières à l'égard de la Religion, & voyons si l'on trouve chez eux cette marque d'un génie véritablement grand. Voit-on par ceux-là mêmes qui occupent parmi eux la première place, cette variété de connoissance qui brille dans plusieurs Défenseurs zélés de Religion ? Ont-ils sçu se rendre propre tout ce qui peut régler, étendre, orner leur esprit ? Que dis-je ! Qui est ce d'entr'eux qui ne renferme pas toute son habileté dans l'art de pallier les doutes du libertinage ? En voit-on beaucoup qui le distinguent dans une seule science, où la force & la beauté du raisonnement puissent éclater ? Y en a-t-il un grand nombre qui développe les premiers Principes qui fondent les droits de la Société Humaine ? Se sont-ils distingués par quelque nouvelle découverte dans la Physique ? Ont-ils creusé les profondeurs de la Géométrie ou de l'Algèbre ? Est-ce à leurs lumières qu'on doit ces idées aussi justes que surprenantes, qui concernent les liaisons de mouvement qu'on découvre dans ces mondes qui roulent sur nos têtes ? Certainement, pour soutenir la grande idée qu'ils veulent nous donner de leur esprit transcendant, ils devroient bien sortir quelquefois de la Sphère bornée de leur activité ; ils devroient nous aplanir quelques nouvelles routes dans les Sciences, que le Genre-[308] Humain considère comme les plus importantes. Mais cette manière de se distinguer leur coûteroit trop, quand même ils en seroient capables ; il vaut mieux parvenir par surprise à une haute réputation, sans prendre la peine de sortir du sein de la paresse.

On pourroit demander encore, si ces habiles-gens du premier ordre brillent réellement sur leur matière favorite ? Remarque-t-on, dans ce qu'ils croient avoir écrit de plus fort contre la Religion, une Logique bien sûre ? Y découvre-t-on un art particulier de bien établir l'état d'une question, de bien débarrasser & de bien affermir un principe, de mettre une preuve dans tout son jour, d'en développer toute la force, & de la rendre sensible par le secours d'un arrangement clair & aisé ? Il me paroît que non, & je croi pouvoir dire sans impartialité, que leurs Chefs-d'œuvre font du moins aussi dignes de pitié que d'indignation. J'ose avancer, & je me fais fort de le prouver, que presque toutes ces qualitez d'un bon Ouvrage manquent aux leurs, & qu'avec un talent médiocre de raisonner, il seroit aisé de donner plus de force aux preuves, qu'ils croient nous avoir exposées de la face la plus triomphante.

J'ai toujours été étonné d'une particularité qu'on remarque dans la conduite de ces Messieurs, & qui dément, ce me semble, la haute idée qu'ils ont de leurs lumières. [309] Ils sçavent que de très-habiles gens ont écrit un grand nombre de Volumes, dans lesquels ils ont prétendu démontrer l'existence d'un Etre Suprême, & la réalité d'une Religion. Ils sçavent que des Philosophes du premier ordre se sont efforcés de fonder la Vertu & la Divinité de la Religion Chrétienne sur des faits plus incontestables en toute manières, que tous les événements dont nos propres sens n'ont pas été les témoins. D'où vient que nos Esprits-Forts, ces Grands-Hommes par excellence, ne se sont pas donné la peine de refuser pied-à-pied les plus forts de ces Ouvrages, & d'y développer le foible de chaque preuve. C'étoit-là le vrai moyen d'abîmer pour jamais la Religion. C'est par cette route que ces Libérateurs prétendus de la raison humaine, ces Patrons de la liberté de penser, devroient briser un joug qui ne paroît que trop insupportable à la Multitude peu judicieuse. C'étoit-là l'unique méthode dont il falloit se servir pour délivrer les hommes d'une terreur panique, & pour s'assurer le titre d'Esprit Supérieur. Mais si ces Messieurs se résolvoient à suivre cette route, ils devroient se souvenir que pour triompher il ne suffit pas de renverser quelques preuves, & qu'ils ne sont pas victorieux, tant qu'il reste à leurs Adversaires le retranchement d'une seule démonstration. Une seule preuve nette, claire, concluante, fondée sur une idée distincte, doit entraîner la conviction, tout aussi-bien qu'un grand nombre de preuves de la même évidence. C'est une maxime que jamais il ne faudroit perdre de vue, quand on écrit sur des Matières Controversées par le noble motif de chercher la Vérité, & non dans

le dessein indigne de s'acquérir une vaine gloire. Malheureusement la plûpart des Ecrivains Polémiques semblent écarter de leur esprit cette utile vérité, & un Lecteur peu sensé, ou peu attentif, ne manque guères d'être leur dupe. On ne se jette que sur quelques endroits foibles d'un Ouvrage qu'on veut décréditer ; on découvre un défaut de liaison dans quelques conséquences ; on développe l'incertitude de quelques principes débitez comme incontestables ; & fier d'un si grand succès, on triomphe, on prend des airs insultans, quoique de pareilles attaques n'aient pas seulement ébranlé le corps du Système qu'on prétend avoir renversé. Peut-être cette victoire apparente n'en imposeroit-elle pas au Public, si l'orgueil de celui qui craint de passer pour vaincu ne contribuoit à affermir les Lecteurs dans l'opinion de sa défaite. Pour les desabuser, il n'auroit qu'à abandonner généreusement à son Adversaire le terrain qu'il a gagné sur lui, & qu'à se renfermer dans la force réelle de son Système. Mais il perd de vuë son opinion, il s'agit de défendre sa gloire ; il ne sçauroit soutenir l'idée d'être considéré comme un homme qui ne [311] raisonne pas toujours également bien ; il ne veut rien perdre ; il a résolu que toutes les preuves fussent de la même force. Il les défend souvent par des absurditez palpables, & quoique victorieux dans le fond, il erige lui-même dans l'esprit du Public des trophées à son foible Antagoniste.

Je viens de dépeindre la méthode générale d'attaquer un Système, soutenue & accréditée par la mauvaise maniere de le défendre. C'est-là surtout la maniere favorite des Incrédules ; on ne les voit point s'efforcer à détruire la baze d'un Ouvrage Systématique, pour le faire crouler sur les propres fondemens ; ils se contentent de saisir quelques dehors peu importants, & satisfait de si minces conquêtes, ils s'arrogent insolemment la victoire. Encore ne font-ils pas d'ordinaire ces fortes d'attaques d'une maniere directe ; ils déguisent leur dessein, on diroit qu'ils n'en veulent point à la Religion. Quelquefois même, c'est sous prétexte de la défendre qu'ils la combattent ; ils énervent nos preuves, en les déguisant par l'expression, & en les exposant d'une face qui en cache la force ; ils se contentent de les rendre suspectes par de malignes insinuations. Dans tout ce procédé ils paroissent eux-mêmes peu sûrs de la bonté de leur Cause ; à voir les détours & les biais qu'ils prennent, un homme un peu éclairé est forcé de croire qu'ils songent plus à [312] tromper qu'à vaincre. Peut-on douter qu'ils n'aient un pareil but, quand on les voit avancer avec une suffisance effrontée des faits de la dernière fausseté, comme s'ils étoient d'une certitude reconnue ? C'est une adresse indigne dont se servent ceux d'entre eux, qui sont les plus admirez par leurs imbéciles disciples. Je pourrois le prouver par des exemples aussi nombreux que frapans ; je n'en alléguerai que deux, qui selon moi sont capables d'inspirer la plus vive indignation à tous ceux qui mettent quelque différence réelle entre le vice & la vertu. Si ces deux exemples ne prouvent pas que ces Messieurs sont des fourbes, ils feront voir d'ailleurs qu'ils sont souverainement ignorans & stupides.

Le Traité de la *Liberté de Penser* passe parmi les Libertins pour le Chef-d'œuvre de la raison humaine, & les Incrédules apprentifs se cachent derriere ce redoutable volume, comme si c'étoit l'Egide de Minerve. Cependant cet Ouvrage, qui a été assez heureux pour jeter l'épouvante dans l'ame d'un grand nombre de Chrétiens, fourmille de ces traits imposteurs, lancez sur la Religion avec une hardiesse également ridicule & infâme. On voit évidemment dans ce Traité, que ces termes, *Liberté de Penser*, ont deux sens ; l'un général, l'autre borné. Dans le premier, ils signifient cette généreuse force d'esprit, qui lie notre [313] persuasion uniquement à l'évidence. Dans le second, ils expriment le seul effet que, selon ces Messieurs, on peut attendre d'un examen libre & exact, je veux dire l'Irréligion. Quoique je sois persuadé que ces deux sens cachez dans les mêmes expressions n'échappent pas à un Lecteur attentif, j'avoue que je ne sçauois démontrer que l'Auteur ait voulu les y mettre, pour se sauver à nos attaques, en se servant tantôt de l'un de ces sens, & tantôt de l'autre : ces sortes de choses, quelque sensibles qu'elles soient, ne sont pas susceptibles de démonstration. Mais ce que je croi pouvoir démontrer, c'est que dans cette équivoque il y a une finesse scélérate, ou bien une pitoyable extravagance. Supposons contre toute probabilité, que le but de l'Auteur soit de nous faire prendre les termes en question dans leur sens général, & voyons si cette supposition seroit avantageux pour son raisonnement.

Afin d'annoblir sa Secte, il nous étale une longue & imposante liste de Grands-Hommes parmi les Anciens, qui selon lui se sont distinguez par la liberté de penser, Socrate, Platon, Epicure, Cicéron, [Vergil, Publius Vergilius Maro#H::Virgile], &c. Quels noms séducteurs pour des gens qui asservissent leur raison à l'autorité ! Mais qu'une pareille autorité est mal assortie au plan d'un Philosophe qui veut nous porter à penser librement !

Pour faire voir que ces illustres Anciens [314] ont pensé librement, il cite quelques Passages de leurs Ecrits, où ils s'élèvent, selon lui, au-dessus des opinions vulgaires touchant une vie future. C'est supposer qu'une recherche libre de la vérité doit nécessairement aboutir à l'irréligion, & par conséquent c'est supposer ce qu'il s'agissoit

de prouver. D'ailleurs, s'éloigner des opinions généralement reçues, est-ce un caractère distinctif d'une raison asservie à la seule évidence ? Je l'ai déjà fait voir, la paresse & le respect aveugle pour l'autorité, ne sont pas les seules entraves de l'esprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en Chef de Parti, n'exercent que trop souvent un pouvoir tyrannique sur notre ame, qu'elles détournent avec violence de l'amour sur de la vérité.

Pour se persuader que ces Grands-Hommes de l'Antiquité ont été entièrement libres dans leurs recherches, il faudroit avoir pénétré dans les secrets mouvemens de leur cœur, dont il est impossible que leurs Ouvrages nous donnent une connoissance suffisante. Si l'Auteur est capable de cette force incompréhensible de pénétration, j'avoue qu'il est fort habile ; mais s'il ne l'est pas, il est constant que par un Sophisme très-grossier qui suppose évidemment ce qui est en question, il veut nous engager à respecter comme d'excellens modèles, des Sages prétendus, dont l'intérieur lui est inconnu [315] comme au reste des hommes. A peine le Philosophe qui s'examine avec l'attention la plus exacte & la mieux soutenu, sçait-il lui-même s'il pense librement, & si l'intérêt de la vérité est le motif unique & indépendant de les recherches. C'est par conséquent une audace extravagante, de prétendre de mêler les routes par où les Anciens Philosophes sont parvenus à leurs opinions. Dans ces opinions nos Esprits-Forts croient nous faire trouver leur propres sentimens ; je le veux, que m'importe. *Mais ces Anciens ont pensé comme nous, ils ont donc pensé librement.* C'est-là un argument dont la force ne saute pas aux yeux. Je serois ravi de sçavoir quelle méthode les Esprits-Forts pourroient suivre, pour nous démontrer qu'ils pensent librement eux-mêmes.

L'Auteur en question ne se contente pas de nous donner pour modèles de la Liberté de penser, quelques-uns des plus fameux Sages du Paganisme ; il étale encore à nos yeux des Auteurs, que nous appelons Inspirez, & que nous avons crus jusqu'ici fort Orthodoxes, quoique nous soyions très-persuadés qu'ils ont pensé librement. Il veut cependant prouver qu'ils ont pensé librement, parce qu'ils ont rejeté la Religion dominante. Je viens de refuter cette conséquence ; mais il vaut bien la peine d'examiner la maniere dont il prétend nous persuader de la singularité des opinions de ces Saints-Hommes. [316]

Je ne m'attacherai qu'à une seule preuve, sur laquelle il veut établir un sentiment si extraordinaire & si peu croyable. *Les Prophètes se sont déchaînez, contre les Sacrifices du Peuple d'Israël ; donc les Prophètes ont été des patrons de la Liberté de penser.* Je conviens avec lui qu'il y a dans les Livres des Prophètes des Passages très-pathétiques, dans lesquels ils semblent déclamer contre le Culte extérieur de la Religion, & reprocher aux Juifs leur attachement pour les Cérémonies de la Loi. Mais y a-t-il au monde un homme assez stupide pour ne pas comprendre le véritable sens de ces reproches ? Pour en être la dupe il faut n'avoir pas la moindre idée de la Religion Judaïque ; il faut s'être contenté de lire à tout hazard quelques lambeaux détachés des Livres du Vieux Testament. Les Juifs qui croyoient ces Auteurs inspirez, se sont-ils jamais mis dans l'esprit que ces Passages tendissent à détruire le Culte Lévitique ? Ont-ils jamais pu prendre ces reproches dans le sens en question, & se persuader que ces Saints-Hommes voulassent détourner des Sacrifices de la part du même Dieu qui les avoit instituez d'une maniere si solennelle par le ministère de Moïse ? Non certainement. Si le Peuple d'Israël eût soupçonné seulement que ces Prophètes méprisassent la Loi Cérémonielle, il les auroit considérez comme criminels de Lèse-Majesté Divine, & rien n'auroit pu [317] les dérober aux plus cruels supplices. C'étoit donc un autre sens que les Israélites donnoient à ces foudroyans Passages, & il est presque pueril de vouloir redresser là-dessus des gens qui ne sont pas abîmez dans la stupidité & dans l'ignorance. Qui ne sçait qu'outre les Loix qui regardoient le Culte extérieur, les Juifs avoient une Loi Morale qui devoit régler toute leur conduite ? Qui ne sçait que Dieu n'exigeoit d'eux la piété, & toutes les vertus qui font les liens de la Société humaine ? Ce Peuple ne l'ignoroit pas ; mais semblable à tous les Peuples de l'Univers, il vouloit capituler avec le Ciel ; & en outrant les Cérémonies de la Loi, dérober leurs passions favorites au joug de la Loi Morale. C'est contre une conduite si honteuse que déclament les Prophètes, comme les Ministres de l'Evangile attaquent un Culte extérieur destitué des sentimens de l'ame. Ce que les Prophètes veulent faire entendre dans ces Passages, est la même chose que David exprime au Pseaume 51. Il y soutient que la Pénitence expie les péchez, & non pas les Sacrifices ; mais il dit que les Sacrifices sont agréables à Dieu, dès qu'il est réconcilié avec les pécheurs repentans.

S'il y a rien de clair dans un Livre, c'est le sens de ces Passages, qui n'a jamais donné le moindre embarras à quiconque sçait suivre l'esprit d'un Auteur. D'où vient donc qu'on ose nous débiter le plus sérieusement [318] du monde, qu'en vertu du droit de penser librement les Prophètes se sont éloignés de la Religion de leurs Peres<sic>, & des sentimens de toute la Nation ? Seroit-il possible que l'Auteur dont je parle fût d'une imbécilité & d'une

ignorance assez distinguées, pour croire tout de bon que ces Saines-Hommes eussent voulu détourner le Peuple d'Israel du Culte Lévitique ? J'avoue que j'ai trop bonne opinion de cet Ecrivain pour le soupçonner d'être si mal éclairé sur la nature & sur le véritable esprit de la Religion Judaïque. Mais en tâchant de sauver ses lumieres, que faut-il que je pense de son cœur ? S'il sçait lui-même qu'il ne nous débite ici que des Sophismes, & des Faits d'une fausseté palpable, peut-on assez s'étonner de l'insolence de sa fourberie ? Cruelle alternative ! C'est ou le plus idiot & le plus imbécile de tous les hommes, ou le fourbe le plus impudent ; qu'il choisisse entre ces deux caractères.

Mais, dira-t-on, à quoi peut servir un piège si grossier ? Il est découvert par la conoissance la plus bornée de la Théologie, & il n'y a que les ignorans du plus bas ordre qui puissent y donner ? Il est vrai, & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a été tendu qu'à ces fortes de gens. Un Petit-Maître, dont le cœur est aussi plein de panchans vicieux que son esprit est vuide d'idées, ne songe pas seulement à examiner la Religion ; mais dès qu'un nouveau Livre lance quel-[319]ques traits contre les opinions généralement reçues, il le cherche avec avidité, il le lie avec toute l'attention donc il est capable ; & son ignorance adopte, avec la crédulité la moins soupçonneuse, tous les faits qui sont débitez. Y répond-on ? Des preuves incontestables font-elles sentir la fausseté de ces faits ? Il ne daigne pas y jeter les yeux, persuadé qu'on ne sçauroit répondre rien de invincibles du Docteur du Libertinage. C'est ainsi que les Professeurs de la liberté de penser parviennent à leur but, que le venin dont ils empoisonnent des ames imbéciles, ne sçauroit jamais en être chassé par les antidotes les plus infaillibles.

Rien ne paroît d'abord plus bizarre, ni plus incompréhensible qu'une pareille conduite, dont il semble presque impossible de démêler les motifs. Quelle gloire, quel plaisir, un cœur un peu bien placé peut-il trouver à mettre par de lâches fourberies, au nombre des Partians de ses opinions, des gens qui ne jouent aucun rôle dans le monde, & dont les suffrages ne sont propres qu'à décréditer une Secte ? Je conçois parfaitement, qu'un homme-de-bien peut se faire une douce satisfaction de communiquer & la Multitude ignorante, ses sentimens qu'il croit également vrais & salutaires : Mais bien-loin de vouloir y réussir, en répandant des ténèbres dans les esprits, il ne songe qu'à les éclairer, & à les rendre capables [320] d'un raisonnement juste ; il met sa raison en quelque sorte au niveau de celle de ses Disciples. Il veut bien bégayer avec eux, & mettre ses argumens, par une exposition simple & nette, à la portée de tous ceux dont le sens-commun n'est pas obscurci par un épais nuage de préjugés. Ce ne sçauroit être un principe de vanité, oui le porte adonner à ses opinions des Proselytes si méprisables. Il aime les hommes ; il veut être leur bienfaiseur, en agrandissant leur ame ; en l'enrichissant de notions claires & rectifiées, qui puissent la rendre plus noble, plus sage & plus heureuse.

Mais un tel motif ne peut avoir lieu dans une espece de Philosophe, qui veut tromper l'imbécillité de ses Disciples par des Sophismes qu'il croit lui-même tels, & qui ne sçauraient contribuer en rien à leur félicité, comme j'espere de le faire sentir ailleurs. Il faut donc chercher un autre principe d'un procédé si contraire à la raison. Je croi le trouver dans l'incertitude même où sont les Docteurs de l'Irréligion par rapport à leurs propres sentimens, & je croi avoir démêlé ce principe dans plusieurs autres branches de leur conduite. Ces Messieurs prétendent avoir assez de lumieres pour énerver les preuves sur lesquelles nous établissons la réalité d'une Religion ; mais ils n'ont jamais porté la suffisance jusqu'à soutenir qu'ils sont en état de démonter que [321] la Religion n'est qu'une chimère. Ils agissent comme s'ils en étoient sûrs, la certitude paroît dans leurs actions ; mais elle n'est pas dans leurs idées. Cet état doit être d'autant plus violent, qu'il est plein de contrastes affreux. Douter s'il y a un Premier Etre, & agir comme si certainement il n'y en avoit point, c'est se démentir, c'est s'abîmer dans des inquiétudes ; il faut s'étourdir, il faut sortir d'une situation si fâcheuse, en se dupant par ses propres Sophismes, & en donnant de propos délibéré dans une prévention qu'on se plaît le plus à tourner en ridicule dans les autres. La solitude effraye, on veut se soutenir par les suffrages de la Multitude ; on employé tout pour la gagner, jusqu'aux artifices les plus lâches & les plus indignes. Y a-t-on réussi, on oublie la méthode dont on s'est servi, pour s'attacher uniquement à l'effet qu'elle a produit ; on écarte de sa mémoire, qu'on en a imposé à des ignorans ce dont on se souvient, c'est que plusieurs personnes ont embrassé l'opinion dont il s'agit, & l'on conclut qu'elle doit être bien probable, si elle n'est évidente.

Quelque grossier que soit ce Sophisme, il n'est rien moins qu'étranger au cœur humain, & je pense qu'il y a peu d'hommes, quelque raisonnables qu'ils soient, qui n'aient pas donné quelquefois dans un égarement semblable. Tous les hommes cherchent à se faire estimer, pour avoir te plai-[322]sir de s'estimer eux-mêmes de plus en plus, & presque tous ils veulent se faire estimer au-delà, de leur juste valeur. Il font ostentation de lumieres, de qualitez & de talens qu'ils n'ont point, ou qu'ils n'ont pas dans le degré dont ils font étalage ; leur fourberie

réussit souvent. Ils savent qu'ils ont employé la fourberie ; mais ils oublient cette vérité, ils l'écartent de leur imagination & ils s'estiment hardiment eux-mêmes, à proportion du mérite que leur trouvent ceux qu'ils ont trompez. Le cas est, comme on voit, parallèle ; & je m'imagine qu'il y a peu de personnes qui en fondant leur cœur, n'y découvrent que ce cas n'est pas chimérique. Cette incertitude inquiétante porte encore les Esprit-Forts, & même ceux du premier ordre, à se rassurer par un autre Sophisme, qui n'est pas moins indigne d'un on esprit & d'une ame vertueuse. Il est presque impossible d'attribuer à quelque motif raisonnable les turlupinades & les dont ces Meilleurs accablent, sans a moindre nécessité, un premier Etre & une Religion, qui dans la situation où ils font doivent d'ailleurs leur paroître possibles. Quel agrément, quelle utilité se proposent-ils, en insultant à des objets qui, quoique amplement possibles à leur égard, devroit pourtant leur paroître souverainement respectables. Le seul fruit où'ils en attendent, c'est de s'étourdir sur les inquiétudes du [323] douze, & de persuader d'ailleurs à leur imagination qu'ils ne doutent point. J'en ai vu quelquefois qui se servoient des occasions les plus éloignées, pour vomir contre tout ce qu'il y a de plus Saint, des blasphèmes propres à remplir d'horreur une ame Religieuse, & oui taisoient éclater ensuite dans tout l'air de leur visage, la joie la plus maligne. Je ne sais si je me suis trompés mais il me sembloit alors que j'étois présent aux opérations secrètes de leur ame, je croyois les entendre raisonner ainsi : *Si j'étois incertain sur l'Existence d'un Premier Etre, il m seroit pas naturel que je l'insultasse par les difficultés plus outrageans ; mais je l'insulte avec la dernière intrépidité. Il faut donc que je sois bien persuadé qu'un tel Etre n'existe point, & que je n'ai rien à craindre de sa Justice.* Voilà un Sophisme que j'ai cru en démêler dans cette bizarre conduite de certains Incrédules. Je ne donne pas cette découverte pour absolument certaine ; mais je suis en droit d'ailleurs de prier ces Messieurs de m'indiquer un principe plus vraisemblable, qui puisse être la source de tant de railleries prophanes, de tant de blasphèmes affreux.

Je sais bien que les Docteurs de l'Incrédulité ne manquent pas de prétextes pour justifier les attaques indirectes qu'ils donnent à la Religion, & pour faire croire aux esprits peu pénétrants, que ce n'est pas faute de Supériorité de génie qu'ils ne suivent pas une [324] méthode plus naturelle. *Je me rendrais coupable, dira quelqu'un de ces Docteurs, la plus haute imprudence, si j'allois heurter de front les opinions du Vulgaire : Je m'attirerois par-là la haine implacable d'un Clergé puissant, qui ne dispose que trop souvent du Bras Séculier, auprès duquel il a trouvé sa dernière & sa plus forte démonstration. Quand j'évitais ce danger, comment saurais-je mon repos de l'animosité d'un Peuple aveugle qui mesure d'ordinaire son zèle à son ignorance & qui défend avec le plus de fureur ce qu'il entend le moins ?*

Ces raisons offrent d'abord à l'esprit quelque chose d'assez imposant ; mais on n'a qu'à les considérer de près pour en découvrir le faux. Si quelqu'un attaquoit la Religion d'une manière ouverte & naturelle, on pourroit le croire ennemi de la Religion ; mais on seroit forcé aussi de le considérer comme un ennemi généreux & noble qui donne occasion à ses adversaires de se défendre dans les formes, & qui ne les traite pas avec un mépris insultant. Par-là il éviteroit sa haine de ce qu'il y a de plus humain parmi les Théologiens, & de plus éclairé parmi le Peuple. Mais ces Messieurs s'exposent à la juste indignation de tout le monde, en accablant la Religion & ses Partisans, de railleries dédaigneuses, & en employant les plus lâches , pour dérober à l'Etre Suprême les plus simples & les plus idiots de ses Adorateurs. Il est vrai qu'en attaquant nos opi-[325]nions les plus sacrées d'une manière indirecte, ils se préparent des subterfuges pour se sauver de la rigueur des Loix, que certains Souverains ont faites pour imposer silence aux Incrédules dogmatisans. Mais il y a d'autres moyens pour éluder ces Edits, on peut se mettre à l'abri des poursuites de la Justice en se cachant dans des Dissertations anonymes dont fort souvent on ne découvre les Auteurs que par leur propre indiscretion ; effet de leur vanité. C'est déjà la méthode favorisé de ces Messieurs, le Public les soupçonne ; mais un soupçon n'est pas une preuve.

Il y a encore une autre méthode à suivre, qui seule est convenable à un honnête homme, qui doute de bonne foi de la certitude des principes de la Religion ; c'est en même-tems la seule qui ne sauroit choquer aucun homme de bon-sens. Je ne croi pas, que qui que ce soit puisse trouver le doute un état agréable & réjouissant. Au-contraire, j'ai vu des Incrédules plus sensez que les autres, qui en paroisoient très- mortifiés, & qui protestoient, qu'ils seroient ravis de pouvoir croire avec la Multitude. Il est naturel à un tel homme, de chercher les moyens de se tirer d'une situation si gênante. Mais comment faut-il qu'il s'y prenne ? Il faut qu'il propose se difficilez d'une manière douce, modeste, & éloignée de toute insolence, de tout mépris ; il faut qu'il témoigne du respect pour des opinions embrassées de tout [326] tems, partout le Genre-Humain ; qu'il marque de la bonne foi, & de la docilité ; qu'on sente dans tout son Ouvrage le caractère d'un homme-de-bien que le seul amour de la vérité anime, & qui est prêt à l'embrasser dès qu'il l'aura trouvée.

Où est le Mortel assez destitué de sens-commun & d'humanité, pour se passioner contre un homme qui se déclarerait plutôt Disciple qu'Adversaire de la Religion ? Où est le Docteur de l'Evangile, qui bien-loin de le persécuter, ne fût charmé de trouver une occasion favorable de répandre la lumière de la Religion dans un esprit si bien disposé ? Un tel Incrédule seroit digne de l'estime de tous les honnêtes gens, & la force de ses difficultez le rendroit encore plus estimable, parcequ'elle <sic>découvriroit la bonté & l'étendue d'un esprit digne d'être conduit vers la vérité.

Si la plupart des Professeurs de l'Irréligion n'ont pas ce beau caractère, qui devoit être celui de tous les Incrédules raisonnables ; qui les empêche de s'en masquer, & d'attaquer à l'abri de cet extérieur, sans s'exposer au moindre danger, une Religion dont ils ne doutent que parce qu'elle leur est odieuse ? S'ils s'obstinent à ne pas suivre cette route, qu'ils nous permettent de ne pas convenir de la supériorité d'esprit qu'ils <sic> se donnent avec tant d'effronterie, & que leurs admirateurs leur reconnoissent avec une bonne foi si imbécille. « Ebene 2 « Ebene 1